

Première année - No 8  
8 MARS 1941

L'hebdomadaire de l'Oflag XVII A  
SIÈGE SOCIAL : Bureau du Colonel

Le Numéro ... .. 0.50 L.M.  
Officiers, le mois : ... .. Un L.M.  
Hommes de Troupe, ,, 0.50 L.M.

# COLLEGES NOS ENQUÊTES

## UNE HEURE AVEC NOS POSTIERS

par René DUBOIS

**B**EAUCOUP retrouvent leur collège par le truchement des réunions d'anciens élèves. Les couloirs, les cours et jusqu'aux portes des latrines leur apparaissent, à la mesure de leur univers d'hommes, étrangement réduits. Les surveillants les plus despotiques sont devenus de pauvres bougres vieillissants, toujours débonnaires, parfois humbles et quémandeurs de bonnes grâces. Le professeur limité vingt ans plus tard à l'enseignement de la quatrième, accueille avec faveur le jugement d'un cadet plus glorieux, qu'il éclaboussait jadis d'un savoir limité.

"C'était le bon temps" affirme-t-on communément d'une époque qui ne nous appartient plus, parce qu'elle est oubliée. L'homme renie trop aisément les chagrins d'enfant, comme les peines de l'adolescent. Pénétré des soucis ou des inquiétudes du moment, il traite volontiers de bagatelles les tourments d'un autre âge.

D'autres, dont nous sommes, ont gardé de l'école un autre souvenir. Nous fuyons ces banquets d'anciens, aux trompeuses résonnances pour ne pas dénaturer ce qui reste encore une plaie vive, jamais refermée dans nos cœurs; ces cœurs que les remontrances injustes d'un maître ou l'indifférence d'une inconnue ont peut-être fait saigner davantage parce qu'ils étaient neufs.

Période unique de notre vie, toute d'ardeurs contenues, d'humiliations cachées et d'espoirs infinis. Les murs du collège nous séparaient du monde et pourtant celui-ci nous envahissait de toute part. Les charmillles projetaient leur ombre sur la poussière des cours. Au printemps, les fenêtres largement ouvertes de l'étude nous apportaient l'odeur des seringas et des glycines, les frais éclats de rire d'un pensionnat de jeunes filles voisins. Les « littéraires » savaient le désœuvrement du Boulevard St-Michel et les délices du Luxembourg tout proches, presque à portée de la main, derrière l'examen tant redouté. L'avenir des « scientifiques » était moins clair parce que plus lointain : un autre collège puis la « Grande Ecole » succèderaient à la Division des grands, sans transitions ni relâches. Mais la fierté des qualificatifs comme « taupins » ou « pistons » l'orgueil d'être en « corniche » confèrent souvent des joies supérieures à la liberté elle-même.

St-Cyr, Poitiers ou Saumur n'ont été pour la plupart d'entre nous qu'un prélude aux conquêtes faciles. Il n'en était pas de même pour nos camarades de l'active. L'École Militaire est à la carrière des armes ce que le Séminaire est au clergé, l'épreuve d'une vocation, l'apprentissage sévère d'un sacerdoce. Elèves-officiers ou jeunes clercs subissent avec le même amour, brimades ou pénitences, l'ordination finale devant être le couronnement compensateur de tous leurs sacrifices.

suite en 2e page

### De « l'embrayage » ... à l'Oncle d'Amérique A l'Hôpital des Colis

par G. FAUCHON

Dans la baraque de l'avant-camp où nous avons vu récemment les vaguemestres au travail, j'avais remarqué des tas, fort imposants, de colis en vrac ou en sacs.

— « Cette pièce sert donc également au service des colis ? » avais-je demandé.

— « Oui, mais ces Messieurs chôment aujourd'hui. Si cela peut intéresser vos lecteurs, je vous ferai assister, un de ces jours à leur virtuosité » me proposa aimablement mon guide.

N'ignorant pas l'accueil fait par tout prisonnier à l'arrivée d'un paquet, quels que soient sa dimension et son contenu, j'acceptai volontiers.

Et voilà pourquoi ce Mardi à 9 heures, je pénétrai à nouveau dans la baraque de la fouille.

La porte se refermait quand un commandement courtis retentit : « Messieurs, on embraye ! »

Aussitôt le bourdonnement des conversations cessa et fit place à une activité que nous essaierons de suivre en ses multiples détails.

Le capitaine, directeur de ce service, m'apprit tout d'abord que ses collaborateurs des colis étaient appelés « postiers », par opposition aux vaguemestres des lettres.

« Regardez, promenez-vous, questionnez au besoin; vous verrez que chacun a sa spécialité ».

Effectivement, un camion, venant de la gare, s'arrêtait devant la porte. Quelques soldats, renforcés d'officiers firent la chaîne pour le déchargement et l'empilage des colis-postaux dans un emplacement dégagé à cet effet.

Un cri d'admiration ! Quelques têtes se penchent sur un gros colis muni d'une double étiquette. C'est un envoi de Los-Angeles ! La déclaration pour la douane figure sur la seconde étiquette, un traducteur bénévole énonce un tas de bonnes choses. L'eau en vient à la bouche : conserves de viande, confiture, ananas, cigarettes de luxe, etc... Certains d'entre nous auraient-ils un oncle d'Amérique ?

Puis le travail reprit sur un récent arrivage de colis-poste. Ceux qui viennent de la zone libre sont centralisés à Lyon et nous arrivent dans de grands cartons; ceux de la zone occupée sont contenus dans les sacs normaux des P.T.T.

Un sac est ouvert, les paquets posés sur une table sont appelés par deux « aboyeurs ». Comme pour les lettres, seul, le matricule est énoncé; aussitôt le « lecteur » intéressé (ils sont quatre) consulte ses listes et fait connaître la baraque occupée par le détenteur du dit matricule. C'est le cas général. Mais ces listes font connaître également la nouvelle résidence du destinataire :



Stalag pour nos aspirants, Hôpital pour nos malades, nouvel Oflag de nos officiers supérieurs. Il est aussi des « inconnus » ne figurant pas sur les listes et qui se promènent de camp en camp. J'ai même entendu, par deux fois le mot « Parti » Heureux rapatriés !

Suivons un de ces paquets. Tel matricule... telle baraque... Le numéro de la baraque est marqué au crayon bleu et le paquet, par relais, arrive sur une table où le « listier » (un par Bataillon) inscrit le destinataire sur une de ses quatre feuilles. Son aide met les paquets en sacs. Quand une feuille est remplie, le sac contient 28 paquets. On le ficelle et l'on ajoute une forte étiquette portant le numéro de la baraque et celui de la liste.

Depuis deux mois nos postiers ont augmenté leur clientèle : ils ont à trier et répartir les colis arrivant pour les soldats français et belges travaillant dans des « kommandos » environnants. Mais le travail se complique car les Front Stalags disposaient parfois des mêmes séries de matricules. Il faut donc confronter les noms. On m'a montré l'exemple d'un même matricule attribué à un officier du camp, à un soldat français et à un belge. Les recherches de nos postiers n'en sont pas simplifiées.

Sur une vaste table, voici des malades... Oui, nous sommes à l'hôpital des colis. Ceux que le voyage et les commotions ont fatigués, dont les blessures laissent échapper des trainées de sucre, riz, voire des biscuits ou des cigarettes sont emballés à nouveau s'ils doivent reprendre leur course vagabonde, ou consolidés s'ils sont arrivés à bon port.

De temps en temps, à l'appel d'un matricule, une voix joyeuse répond : « Présent ». Et l'heureux postier tient entre ses mains quelques secondes le colis qu'il touchera officiellement bientôt mais qui connaîtra, comme les autres un dernier emprisonnement dans un sac obscur.

Ces sacs, j'en ai vu 70, soit près de 2.000 paquets, fruit du travail de la matinée précédente. Mais cette contemplation fut arrêtée soudain par un nouveau commandement : « Messieurs, on débraye ! »

Les postiers vont faire la pause, les pipes se bourrent, les cigarettes s'allument. — Une heure déjà que je suis là !

De nouveaux sacs se sont emplis. Nos postiers ont bien travaillé, mais j'espère ne pas avoir perdu mon temps puisque les lecteurs du « Canard en... K. G. » savent mieux maintenant ce qu'ils doivent à une belle équipe de volontaires.



### L'ALLÉE CENTRALE

par Maurice MORIN

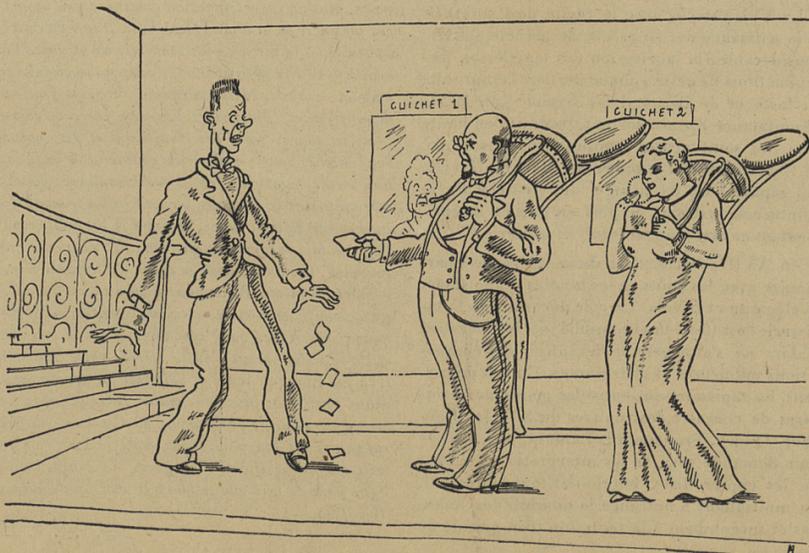
Deanville a ses « planches », et Cannes sa Croisette. Nous avons « l'Allée Centrale ». Rapprochement amer, dira-t-on. Mais tout, alternativement, n'est-il pas amertume et douceur au captif ? Une caricature, c'est encore une évocation... Qu'un vague souvenir d'élégance saisonnière, ou plutôt de « dépaysement » touristique ait paradoxalement pu se trouver éveillé en nous par cette unique rue de notre cité-prison, il nous faut, pour en avoir conscience, revenir par la pensée aux premiers temps de notre séjour à l'Oflag, alors que nos impressions étaient neuves et que, partagés entre la tristesse de notre cœur et la curiosité de nos sens, nous venions, de France en Autriche, à travers maintes frontières passées et repassées, d'accomplir un voyage dont l'inconfort et la mélancolie n'avaient pu totalement nous empêcher de percevoir le pittoresque. Nous étions encore sensibles, alors, à la qualité d'une atmosphère, à la nuance d'un éclairage, différents de ceux de Lorraine et de Flandres. Et c'est précisément, semble-t-il, cette transparence de l'air, cette luminosité — si vive qu'elle paraît ici, à certaines heures crépusculaires, comme jaillie du sol même — cette espèce de radiation spéciale aux hautes terres ou aux étendues marines, miroirs des ciels immenses, qui, retrouvées par notre œil dans l'humble perspective des baraques alignées qu'elles baignaient, et au-delà de laquelle s'élevaient un pan de forêt sombre, une lointaine fuite de plateaux vastes et pâles comme l'océan, devait déterminer en nous cette première sensation, subtile, non analysée, dont n'a pu totalement s'effacer la trace. Un plaisant, mi-amer, mi-railleux, s'en fait aujourd'hui l'inconscient écho, lorsqu'il dit, désignant les groupes qui par un clair matin remontent l'allée : « Vise ! les baigneurs qui vont sur la plage !... »

Hélas ! la plage est loin, en dépit du lumineux mensonge des phares au soir tombant. Et l'élégance — du moins, matérielle — des « baigneurs » se borne à un stick pieusement conservé, ou à un monocle fixé à demeure à une visière de képi.

Mais ce dépaysement initial, qui mêlait ainsi un très vague charme à notre peine, nous n'y sommes maintenant plus directement sensibles. On a, hélas, eu le temps de s'habituer ! Et, recouvrant l'impression première, l'existence de chaque jour nous a donné de notre rue une vision plus grise, mais plus complète et plus humaine. On croit s'être seulement habitué aux choses, quand les choses aussi se sont imprégnées de nous. Comme une artère aux pulsations de la vie, l'« Allée Centrale », l'allée unique, s'anime ou se vide depuis des mois au rythme régulier de nos petites activités et de nos petites joies : poussées humaines de l'heure des cours, de l'heure des conférences, de l'heure des colis; reflux de l'heure de l'appel, « temps creux » de la soupe, « temps mort » du sommeil, alors que la clarté lunaire fait scintiller le verglas sur la chaussée bombée où somme seul le pas pesant des sentinelles. Système circulatoire primitif, sans ramifications ni artérioles : ailleurs peut-être la pensée, ailleurs le rêve ; la vie d'Oflag bat ici.

Mais je sais à l'Allée Centrale une autre beauté, un autre charme évocateur : c'est elle qui nous rassemblera un jour, face à cette porte à claire-voie au-delà de laquelle s'aperçoit le pays des hommes libres. Il est doux de fixer cette porte. Cette porte, un jour, s'ouvrira...

### LE RETOUR D'ONÉSIME OFLAGUÉ



La force de l'habitude !

GFP RES 203

# GRANDEUR ET DECADENCE D'UN ART MILLENAIRE

par François TABARD

**D**E toutes les richesses que nous a léguées le passé, il n'en est peut-être pas qui portent une plus forte empreinte des époques où elles ont vu le jour, que les anciennes tapisseries. Nous retrouvons dans leurs compositions, le reflet des croyances, des grands événements, et dans leurs détails, la représentation de l'architecture, des costumes, des tableaux de la vie intime de chaque siècle.

Nous pouvons lire dans les plis des tentures qui ornent nos cathédrales, l'histoire de la vie des saints, la représentation des légendes mystiques de la foi des premiers âges. Dans les châteaux et les palais antiques revivent en cet art textile, les épopées les plus brillantes de l'histoire. Ailleurs, l'imagination se donne libre cours en traduisant à nos yeux en des scènes amusantes les fabliaux et les romans de la chevalerie du Moyen-Age.

Etudier l'histoire de la tapisserie, c'est un peu évoquer l'histoire de la civilisation elle-même.

La tapisserie est née du besoin de confort ; les premiers hommes utilisaient les feuillages pour recouvrir le sol de leurs cavernes et se préserver du froid et de l'humidité, puis ils apprirent à les tresser et à confectionner des nattes. Plus tard, l'art du tissage, en matières textiles, leur permit de recouvrir de véritables tapis, le sol froid ou le dallage non moins glacial de leurs habitations, de suspendre aux parois des étoffes décorées et d'en constituer des cloisonnements. Au besoin de confort purement matériel venait ainsi heureusement s'allier le désir de décoration et l'expression de l'art des premiers âges. La tenture ainsi née, va être employée concurrentement avec la peinture murale. Mais en ces temps de nomadisme elle avait sur cette dernière l'avantage de pouvoir être facilement transportée. Au cours de fréquents déplacements ou des hasards de la guerre, la tapisserie est l'accessoire indispensable qui, dans cette vie de camp volant, permettra à l'émigrant, au guerrier, de retrouver à quelque point où il dresse sa demeure ou sa tente, l'intimité esthétique de son foyer en même temps que les moyens de protection contre le froid et le vent.

Les civilisations antiques ont connu de bonne heure l'art du tissage des tapisseries. Nous trouvons dans l'Illiade et l'Odyssée de nombreuses descriptions de tentures qui servaient à orner les palais et les temples de la Grèce. Homère mentionne dans l'Odyssée le fameux travail de Pénélope, qui n'était autre qu'une tapisserie. Et si ces écrits laissent quelques doutes, un vase trouvé à Chiuri, vase exécuté environ 400 ans avant Jésus-Christ, représente avec une netteté qui ne laisse rien à désirer, le métier de Pénélope, d'une similitude presque complète avec celui qui est en usage actuellement aux Gobelins.

L'Egypte, berceau de tant d'industries, connut plusieurs milliers d'années avant notre ère, l'art d'orner les étoffes au moyen du tissage. Nous en trouvons la certitude d'abord sur les peintures de l'Hypopée de Béni-Hassan, représentant un métier qui se rapproche singulièrement de ceux qui sont encore en usage de nos jours, et d'autre part, par les vestiges mêmes de cette époque.

Les fouilles pratiquées en Haute-Egypte ont permis, en effet, de retrouver dans les nombreux sarcophages, des nécropoles d'Antinoë en particulier, des fragments de tissus connus sous le nom de tapisseries Coptes, d'une technique absolument similaire à celle des tapisseries de nos jours.

Ces fragments de tapisseries Coptes, qui enrichissent certains de nos musées, en particulier le musée de Cluny à Paris et le musée des tissus à Lyon, constituent d'incalculables joyaux. On ne peut qu'admirer la science décorative de ces compositions naïves et charmantes, traduites en matières textiles, avec un nombre de nuances très limité, 4 ou 5 au plus, souvent deux seulement. Là ce sont des animaux fabuleux dont l'arrangement forme une frise délicate, ailleurs, dans un encadrement ornemental d'inspiration géométrique, une scène de l'ancien testament, la représentation de dieux de l'antiquité, ou encore, des oiseaux ou des animaux s'affrontant ou s'adossant. Que de grâce, que de poésie, que de simplicité savante.

Si de nombreux documents permettent d'établir que l'art de la tapisserie fut en honneur pendant les premiers siècles de notre ère, il ne nous est guère resté de productions palpables. Seul, le XIVe siècle nous a légué une suite importante de splendides tentures : la série des tapisseries de l'Apocalypse de la cathédrale d'Angers, tissées d'après les cartons de Jean de Bruges vers 1580. On reste émerveillé devant le puissant effet décoratif qu'a su obtenir, par l'équilibre des masses, la pureté du dessin, l'harmonie de la coloration, l'artiste qui a composé les cartons de ces tentures.

Du point de vue technique, on ne peut

qu'admirer la simplicité savante, avec laquelle le tapissier a interprété son carton : une dizaine de tons, de trois à quatre couleurs chacun, lui permettent de passer avec toute la transition voulue, de l'ombre à la lumière, de donner aux figures des sujets représentés une pureté d'expression extraordinaire et de rendre dans leur naïveté, des menus détails qui amusent l'œil.

C'est à l'esprit que l'artiste s'adresse et, avec quelle éloquence et quelle puissance, il illustre, en matières textiles, les prophétiques écrits de St-Jean, dans tout ce qu'ils ont de mystérieux, de grandiose, de terrible ou de consolant. L'Apocalypse d'Angers reste dans l'histoire de la tapisserie un monument d'art incomparable, tant au point de vue décoratif que technique.

Le XVe siècle marque l'âge d'or de la tapisserie, il voit la réalisation de milliers de tentures, toutes exécutées dans la belle technique du siècle précédent ; mais les compositions en deviennent plus somptueuses et si l'on sent chez l'artiste la recherche d'un effet luxueux par l'abondance et la richesse des détails, si l'on ne retrouve pas dans ces scènes aux nombreux personnages la construction synthétique des compositions du Moyen-Age, il n'oublie pas cependant le caractère décoratif que doit posséder avant tout la tenture qu'il crée. Il parvient à ce résultat par l'équilibre des masses et l'harmonie savante et dosée des nuances.

Que d'incalculables joyaux nous a laissés cette époque ! Ici, c'est le rétable du cardinal de Bourbon (Cathédrale de Sens), une des pièces les plus somptueuses du XVe siècle, dans laquelle la profusion des détails, l'éclat de la coloration, n'ont pas fait sacrifier l'ordonnance de la composition, ni la recherche des grandes lignes. Là, dans un autre genre, ce sont les tapisseries de la Dame à la licorne (Musée de Cluny), où l'artiste s'est attaché à donner au sujet central tout l'éclat et la magnificence que lui permettait la noble technique du tissage sans négliger de meubler toute la surface qu'il avait à décorer, par ces semis de fleurs d'un arrangement exquis, parmi lesquelles s'ébattent ou folâtraient, oiseaux, lapins, renards, écureuils, etc... Que de plaisir pour les yeux, que de rêverie pour l'esprit.

Le rôle de la tapisserie est alors considérable dans l'arrangement des châteaux et manoirs. Non seulement les lourdes tentures ont un but décoratif, mais elles sont aussi l'accessoire indispensable au cloisonnement des pièces immenses et servent à donner plus d'intimité et de confort aux intérieurs d'alors.

Avec le XVIe siècle, nous assistons à une véritable transformation dans l'essor de la tapisserie. Les lois de la perspective qui sont alors connues et appliquées, apportent dans les compositions de la Renaissance, plus de vérité, mais aussi moins d'idéal. Les tentures exécutées alors perdent beaucoup du caractère décoratif de leurs devancières et l'on commence à sentir la confusion qui se fait entre la science de la peinture proprement dite et celle de la tapisserie. Les cartons sont composés par les peintres les plus illustres, tels que Jules Romain, Raphaël, Le Titien, Veronèse, Bernad Van Orley etc... Le tapissier, chez lequel commence à poindre l'inclination à se rapprocher de la peinture, multiplie les nuances et abandonne les couleurs si franches, si éclatantes de la période gothique, amollit sa technique. C'est le début d'une erreur qui va s'accroître dans les siècles suivants, au point de faire complètement perdre à la tapisserie son caractère décoratif.

Les lignes qui précèdent ne visent pas du reste à condamner en bloc les tendances qui ont caractérisé cette époque. Des œuvres remarquables ont été réalisées et on est bien forcé d'admirer des pièces magnifiques, telles que les Chasses de Maximilien, d'après Bernard Van Orley, en regrettant toutefois que l'élément décoratif se soit seulement réfugié dans les bordures.

Le XVIIe siècle, avec le règne de Louis XIV et la naissance des Gobelins, donna une activité considérable à la fabrication des tapisseries. Les productions de cette époque portent l'empreinte du faste et de l'orgueil du Grand Roi. De la Manufacture Royale sortent, traduites en haute lisse, les somptueuses compositions historiques, de Charles Lebrun et son école. Mais l'intervalle qui sépare l'art du tissage du pastiche de la peinture se restreint de plus en plus et insensiblement on arrive au tableau en tapisserie.

Au XVIIIe siècle, l'art de la tapisserie s'harmonise avec les goûts et les besoins d'une société élégante et frivole. Le rôle décoratif de la tapisserie est totalement oublié et les peintres d'alors ne s'attachent qu'à réaliser des compositions précieuses et charmantes. En fait de cartons, les tapissiers ont entre les mains des peintures de chevalet des maîtres du XVIIIe : Boucher, Oudry, Fragonnard, Lancret, etc... On ne leur demande plus de les interpréter mais bien de les copier. Ils y emploient tout leur talent, en multipliant à outrance le nombre des nuances et succombent à la tentation trop grande de

rivaliser avec la peinture.

On était sur une pente fatale, et on continuait à y glisser. L'erreur technique et la négation décorative du XVIIIe siècle sont malheureusement restées en honneur dans le siècle dernier et cette ère de décadence n'a fait que s'accroître au début de notre XXe siècle par une véritable stérilité décorative, dans les compositions destinées à être reproduites en tapisserie.

Des réactions profondes se sont cependant fait sentir. Les Manufactures Nationales des Gobelins et de Beauvais d'une part, certaines Manufactures d'Aubusson d'autre part, ont senti la nécessité impérieuse d'une rénovation de cet art textile. De part et d'autre on a fait appel à la collaboration de peintres et décorateurs modernes. Des résultats plus ou moins heureux ont été obtenus, en une période où le sens moderne pictural lui-même cherchait sa voix, sans beaucoup d'unité et de stabilité. Les échecs ont été dus d'abord, à ce qu'on a trop souvent fait appel pour la création des cartons à des artistes qui ignoraient les lois de la véritable technique tapissière et ne possédaient pas la science de la décoration du mur. On retrouve dans les compositions de beaucoup de ces tapisseries un souci de naturel, de réalisme, incompatible avec l'atmosphère de mystère, de poésie que doit évoquer une tenture murale. Une tapisserie décorative digne de cette appellation, c'est « un rêve accroché au mur ». De plus trop fréquemment aussi, ces œuvres ont été traduites en tapisserie dans cette technique de similitude-pinture, de trompe-l'œil, qui depuis le XVIIIe siècle, a largement contribué à conduire cet art textile à une véritable décadence.

Ces dernières années cependant, sorties des Manufactures d'Aubusson, d'importantes tentures, très modernes, hautement décoratives, aux compositions pleines d'imagination, ont renoué la noble tradition artistique et technique du Moyen-Age. Ces pièces, exposées en France et à l'étranger, marquent le point de départ de cette rénovation tant souhaitée.

La manufacture nationale des Gobelins également, peu de temps avant cette guerre, rompant avec ses traditionnelles méthodes d'exécution en similitude-pinture, mettait sur métier plusieurs grandes compositions modernes très décoratives. L'exécution en est faite dans la belle technique du Moyen-Age, c'est-à-dire avec un nombre de nuances limité, un métier franc, hardi, et exempt d'artifice.

La guerre est venue malheureusement ralentir ce magnifique élan de rénovation d'un des plus beaux fleurons de l'Art français. Malgré les difficultés de l'heure présente, Aubusson, les Gobelins, poursuivent le but cherché : redonner à cet art textile toute la grandeur, l'éclat, la magnificence, qu'il a connu aux temps de sa splendeur. Le remettre au rang qu'il doit occuper dans notre société actuelle, si neuve de goût, d'allures, d'inspirations, sera l'œuvre de demain.

## Autre lettre de Toto

Cher papa,

Je suis fier que tu aies fait mettre ma lettre dans votre journal. J'ai pas dit au maître que c'était moi parce que je crois qu'il s'est abonné pour 4 ans avant de partir de ton Oflag. Y a un sous-lieutenant libéré vu son grand âge (moi je croyais que c'était jeune un sous-lieutenant). Il a mis sur le journal d'ici un rendez-vous pour les familles de prisonniers. Au chef-lieu on lui a prêté la salle de l'ex-K-G qu'on l'appelle (c'est l'ancienne salle du Conseil Général). On y a été moi et maman. Y en avait des femmes et des enfants. Il nous a dit que voue aviez du théâtre, des douches, la radio, du pim-pom, un gymnase, des concerts, deux repas, plus un casse-croûte, une cantine comme uniprix, des patins et de la vraie glace. Tout le monde était si content qu'à la sortie on est tous allé au cinéma. J'aimerais bien être avec toi car je comprends que t'as de longues vacances. Mais pourquoi qu'il vous font tant de conférences ? Maman est heureuse parce qu'en rentrant tu sauras faire des chaussures et des maisons bon marché ; pour arranger les gouttières de la villa et mes vieilles galoches, ça sera économique. Quant à notre instituteur, il va pas mieux. On l'a trouvé 3 fois en caleçons dans la classe, le matin. Y dit qu'il prépare l'agrégation de gymnastique pour les nouveaux programmes. On a commencé le cours d'allemand. Y nous a appris 3 mots : Raus pour quand on est en colère, gut, pour quand on est content, morgen früh pour quand on sait pas quoi répondre. Alors le monsieur qui à la radio parlait l'autre soir de votre libération, il a dit morgen früh y doit pas en savoir grand chose. Vrai il est bizarre le maître Il a écrit chez Vuibert pour avoir le programme du Concours d'affecté spécial, il dit que pour nous, dans la vie, c'est plus utile que le certificat. J'ai gardé la vingt-septième ligne pour te dire que maman et moi on t'embrasse. Ton Toto.

P. c. c. P. I.

## STATUE de NEIGE

Sous la pâle clarté qui tombait des étoiles... une silhouette de femme s'estompait dans la nuit.

Nonchalamment adossée contre un bloc de neige, entre les baraques 3 et 4, elle paraissait rêver, exposant son corps d'albâtre aux doux rayons de la blonde Phébé.

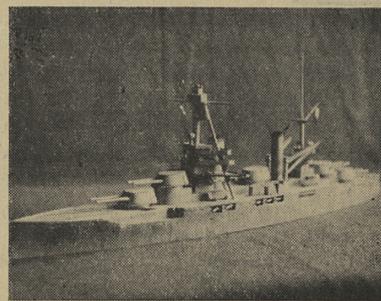
Que faisait là cette femme ? D'où venait-elle ? Qui était-elle ? Autant de questions que se posa celui d'entre nous qui, le premier, l'aperçut.

Autant de questions aussi qui resteront sans réponse.

A moins cependant qu'un poète ne s'en mêle. Car il vous dirait, lui, que cette femme — anonyme statue de neige — était l'incarnation de « l'âme-sœur » passée, présente ou à venir, dont nous rêvons tous ; qu'elle était venue du couchant sur un tapis de nuages roses ; qu'enfin c'était, à n'en pas douter, l'image de la Fée des Glaces.

Il ajouterait même ceci, pour expliquer sa disparition : « Elle était si belle que, dès qu'il la vit, le soleil en devint amoureux, et que, ne pouvant arracher son corps à la terre, il le fondit sous de brûlants baisers ; puis, jusqu'à lui, éleva son âme, vapeur légère dans l'azur profond ».

P. F.



Le cuirassé « PROVENCE » construit en réduction au 1/200<sup>me</sup>, par trois de nos camarades avec des boîtes de « knäckebrot » et dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre dernier numéro.

## COLLÈGES

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

C'est une ironie du sort d'avoir refait de nous des collégiens à l'âge de la maturité. Collégiens barbus, comme nos pères en leur vraie jeunesse, plantés en terre étrangère, sans rêves et sans espoir précis, autres qu'une libération indéfinie dans son attente. Nulle règle impérative en dehors des appels bi-quotidiens, nulle contrainte sauf celles naturelles de la nourriture et du sommeil, mais nulles perspectives aussi de sorties ou de départs certains. La forêt toute proche ne nous atteint pas, ni sons ni odeurs ne parviennent à nous, la barrière à claire voie des fils de fer nous isole plus sûrement du monde que les plus hauts murs.

Singulier collège, où des hommes façonnés par la vie, se heurtent avec leurs manies et leurs habitudes définitivement acquises. L'atmosphère de la vie collective les a superficiellement repris, ils ont retrouvé dortoirs et réfectoires, ils se chamaillent toujours pour un livre ou un dessert, mais plus àprement, en contribuables avisés, en usagers du téléphone ou de l'autobus conscients de leurs droits. Ces collégiens vieillissants différent profondément des adolescents que nous avons été, leur jeunesse rêvait éperdument à l'avenir et nous songeons chaque minute avec une égale amertume, au paradis que nous venons seulement de perdre.

René DUBOIS

## Pointes de barbelés

9 heures. Dans l'allée centrale, un vaguemestre vide les boîtes rouges contenant nos missives. Après avoir ouvert la première sur laquelle on lit « Besetztes Gebiet », il dépose le contenu dans le sac qui est auprès de lui. Puis posément il passe à l'autre boîte ; « Unbesetztes Gebiet » et vide les cartes et lettres dans... le même sac !

Alors... on ne comprend plus !

# AU FEU !

Allo ! Allo ! le Capitaine des Pompiers vous parle

Quand la nouvelle circula — cinq baraques d'un Stalag voisin avaient flambé comme fêtu de paille — avouez que vous avez eu chaud ! Je suis allé poser comme il se doit la question rituelle au Capitaine des Pompiers K. G. 12.829,

— Alors mon vieux, qu'en penses-tu ?

— Il faut prier Ste-Barbe de nous protéger !

— Et laisser brûler comme St-François pour ne pas chagriner Messire le Feu ?

— Non, mais contraindre ce particulier à rester dans ses barbelés et s'opposer à toute velléité d'évasion de sa part.

Rééditons d'abord les prescriptions séculaires déjà en vigueur dans l'Arche de Noé :

La sécurité de tous est toujours sous la sauvegarde de chacun.

Pas de fumeurs au lit ! pas de veilleuses après l'extinction des feux !

La caisse à charbon n'est pas une boîte à ordures, ni une corbeille à papiers.

Pas de séchoirs à proximité des poêles, mais un seau plein d'eau en permanence.

Vigilance et sang-froid des officiers de Jour et de Nuit.

Un incendie est éteint ou devient un sinistre dans les cinq premières minutes.

Trois réflexes sont indispensables pendant ce laps de temps :

## 10) ÉVITER LA PANIQUE :

On devrait condamner l'affolé qui le premier a crié « Au Feu ! ».

## 20) INTERVENIR AU PLUS VITE :

Efficacité avant curiosité.

Celui qui le premier aperçoit une leur suspecte peut et doit se rendre maître d'un commencement d'incendie. Il suffit d'un seau d'eau, d'une couverture utilisée instantanément pour éviter un désastre. Les conduites d'eau peuvent être fermées, gelées ; en outre des seaux réglementaires, un récipient plein d'eau déposé sur la table de chaque îlot peut permettre une intervention rapide en cas de besoin.

## 30) EMPÊCHER L'OUVERTURE des ISSUES.

Tout courant d'air provoque immanquablement l'extension d'un sinistre qui à son origine ne nécessite pas le branle-bas d'une évacuation désordonnée des locaux. Le Calme, l'Ordre, la Discipline sont au contraire la seule attitude qui permet de lutter efficacement dans les meilleures conditions contre un sinistre inévitable. L'évacuation des locaux est affaire de commandement suivant un plan établi à l'avance par le chef de chambre ou un spécialiste et seulement dans le cas improbable où les premiers secours se seraient révélés inefficaces.

K. G. 12.520

## LE BILLET d'EPHYCTÈTE

NO 1 L'ÉDUCATION PHYSIQUE SANS MONITEUR

L'Éducation Physique, en honneur à l'Oflag, a de nombreux adeptes qui fréquentent les cours des professeurs. Mais beaucoup se livrent à des "leçons" individuelles, sans instructeur. C'est à ceux-là que je m'adresserai dans ces "billets" hebdomadaires.

Livré à lui-même l'amateur d'Ephy innove, essaie, gigote et se tortille avec application, se croyant meilleur juge que personne de la qualité de ses mouvements, souvent grotesques, parfois dangereux.

A l'affût de nouveaux tours de force, il regarde du coin de l'œil les exploits du voisin, et tente de faire mieux et plus fort.

Le désir d'épater, de s'épater soi-même, n'est pas mort. C'est une source d'écueils, de déboires, de maladresses, de dangers.

Le billet d'Ephyctète, chaque semaine, s'efforcera d'aider ceux qui font leur Ephy seuls, sans guide, en leur disant en toute franchise les principales erreurs commises, et en offrant à ceux qui voudront bien les suivre, quelques conseils.

Ephyctète,

## - PETITES ANNONCES -

Recherche boîte de compas comprenant tire-lignes et compas crayon et encre. Lieutenant CAMPGUILHEM Baraque 6 W.

Le Lt. CHAGRIN, B. 5. désirerait revendre grammes italiennes Otto-Sauer avec corrigé des exercices.

# MIRACULEUSE HISTOIRE DU SIRE DE TOULBOUDOU

par FERGUS

« Combien n'en est-il pas ici, disait Romieu dans un récent numéro du Canard qui n'ont jamais tant vécu de la France que depuis qu'ils sont exilés » Rien comme la captivité ne vous fait aimer la patrie.

Le Canard en... K. G. s'est fixé comme but de nous faire entendre un langage spécifiquement français, d'évoquer les multiples aspects de notre lointain pays. Quoi de plus évocateur que les nombreuses légendes de nos provinces, elles sont la voix fraîche et naïve du peuple, elles sont un lien avec les siècles passés.



HISTOIRE que je veux raconter est la légende qui entoure un "pardon" célèbre à plus d'un titre, le pardon de Sainte-Barbe.

La chapelle de la patronne du feu, est à quelques kilomètres au nord du Faouët, au sommet d'une de ces collines qui forment la chaîne des monts d'Arrée. C'est un paysage de landes rocailleuses, désertiques, favorables aux divinités bretonnes. Eblouissant au printemps sous l'or des genêts, incomparable de douceur et de mélancolie sous le mauve des bruyères.

Pour s'y rendre, il faut quitter la route du Faouët à une auberge où le cidre est excellent, emprunter un sentier abrupt que, le 4 Décembre, les pèlerins gravissent à genoux, le glas intermittent d'une cloche guide vers le sommet. Un quart d'heure de marche mène à un plateau, une construction basse supporte la mystérieuse cloche au tintement incessant, car aucun voyageur ne manque d'en tirer la corde.

Devant nous, c'est la féerie de la lande, c'est le pays sauvage propre à la pêche de la truite et du saumon. Pour l'étranger c'est la révélation de cette Bretagne bretonnante des confins du Morbihan et du Finistère.

Quelques pas au-dessous, une surprise : au milieu de cette nature, un magnifique escalier à deux branches du début du XVIIe siècle, un peu plus bas encore, une chapelle du XIVe, ex-voto à Sainte Barbe que fit édifier le sire de Toulboudou.

D'où venait ce seigneur, grand chasseur et coureur de bois, je ne saurais le dire, toujours est-il que la poursuite d'un sanglier l'amena dans ces parages où un orage d'une incroyable violence le surprit. Il était là, collé contre la paroi de la montagne cherchant à s'abriter de son mieux, dangereusement entouré par les éclairs. Soudain, levant la tête, il voit une pierre énorme ébranlée par la foudre, qui dévale vers lui, les difficultés du terrain rendent la fuite impossible. Il élève vers Sainte Barbe une prière brève mais ardente, il lui promet une chapelle à cette même place. La pierre est au-dessus de lui, miraculeusement elle s'arrête.

En sortant de la chapelle, témoignage de la reconnaissance du sire de Toulboudou, vous passerez devant la fameuse pierre pendue au-dessus de la vallée et vous emprunterez un sentier sur le versant opposé à celui qui vous a amené. La nature est ici moins aride, plus verdoyante, c'est bientôt un site d'une paix enchantée, au milieu se dresse une petite fontaine de granit. Au fond de l'eau limpide une grande dalle de pierre grise percée d'un trou. La dalle est jonchée d'épingles ; les bretonnes viennent là les jeter, et si elles disparaissent dans les profondeurs de l'eau, elles seront mariées cette année. Messieurs les célibataires, peut-être une épingle accompagnée de pensées qui vous touchent a-t-elle fendue cette onde paisible ?

## NOS SPECTACLES

# LES KART OFFELN'S BOYS

Nous nous sommes laissés tenter un dimanche par la charmante affiche annonçant les *Kart Offeln's Boys*. Le Chat Noir qu'elle représente n'est pas sans rapport avec cette séance de Music-Hall, mais n'anticipons pas.

Dès le premier morceau de musique terminé notre camarade Baranovitch arrive et fait les présentations. Certes je préfère Jeanette Flo à notre camarade mais, que voulez-vous, tous les théâtres ne sont pas les *Dix Heures*.

Et voici Choffel. C'est un vieux routier de notre scène et de ses crochets et une fois de plus nous nous laissons encailler par sa voix un peu enrôlée. Il chante le *Tango dans la nuit* d'une aimable façon, pas du tout Tino Rossinesque. Les notes hautes sont quelquefois un peu pénibles mais il s'en tire très bien. On peut en dire du reste autant de Fessard qui nous a enchanté avec les *Viellies de chez nous*. Pourquoi a-t-il voulu chatouiller l'opérette ? A notre avis il n'a pas la voix suffisante pour les *Mousquetaires au Couvent*. Quant à son jeu de scène : il ne fait de gestes qu'avec les doigts.

Caron, par contre, manque tout à fait de gestes et pourrait se permettre de verser dans l'opérette. Mais il ne chante que des airs patriotiques. *Rêve de Valse* interprété par Gaillard était un peu faible et chevrotant, mais les notes sont justes.

Baranovitch nous annonce deux sketches de Nicolas Henri. *Une Vente* qui est du très bon Bach et Laverne et le second *Drôle de Ménage* ou *Une Tuile* qui, tout en étant de même veine, ne pourrait se contenter du disque : il mérite une scène. Mais où est la soubrette ? Malgré toute sa bonne volonté Lebarbé n'a pu nous la faire oublier.

Enfin voilà Missonnier ! Il est bien lui-

même, aussi gesticulant qu'à un rassemblement et il nous interprète *On était une floppée* et *Félicie* mais le public ne se tient pas pour battu et on exige son fameux *Tango des Jeunes 41*. Longtemps le public l'applaudit mais il laisse la place pour le final.

De qui est-il ce final ? Probablement de lui encore, et, vraiment nous avons là une très bonne scène de revue. Tous les airs de Marc et Rémy sont passés en revue sur le thème du *Chat de la Mère Michel* et il s'en faut de peu que toute la troupe des *Kart-Offeln's Boys* ne soit obligée de nous interpréter ce pot-pourri une troisième fois. Mais le Colonel Robert se lève et en notre nom à tous remercie les interprètes de cette aimable journée. Il décerne un compliment tout particulier à Missonnier, qui, à l'appel de son nom manque de s'évanouir. La salle est pleine de joie : c'est signe que le moral est toujours bon.

J. GIZARD

## Bruits de Coulisses

Le capitaine Leblanc, créateur d'un acrobatique Méphistophélès et d'un pimpant commandant du Sud algérien, abandonne la direction du « Tréteau ». Le Canard ne préjuge jamais des questions qui ne le concernent pas ; qu'il nous soit cependant permis de remercier, ici, le premier qui, au mois de septembre dernier, s'ingénia pour nous offrir un spectacle. Chanteurs et danseurs restaient en panne et les couvertures qui constituaient les seuls décors s'affaissaient à chaque séance. La gaité de la salle venait en grande partie des jeux de scène imprévus, mais on riait quand même. Depuis, le « Tréteau » s'est élargi et embelli, mais gardons un souvenir reconnaissant à celui qui le créa.

## NOS EXPOSITIONS L'EXPOSITION WOJCIESZYNSKI

18 - 27 FÉVRIER 1941

L'exposition de « L'Art en Cage », déjà lointaine, nous avait révélé le talent de Stanislas Wojcieszynski par les remarquables séries de ses Danses et de la Création du Monde. Dessins puissants obtenus avec les moyens du moment : un crayon et... l'âme de l'artiste.

Aujourd'hui, le Polonais dispose de moyens plus étendus et nous montre une série de portraits aux nuances délicates, évocations plutôt que portraits, car c'est dans son seul souvenir que l'artiste a su retrouver ses modèles. Avec des tons d'enluminure, un profil de femme coiffée de dentelle, un visage d'enfant, enfin cette belle tête de vieillard au regard singulier, accrochent l'œil par l'harmonie de leurs teintes. Plus stylisé, un autre visage de femme, tout en gris et roses amortis, vit par ses yeux, luisant d'une tristesse voilée. Mais, retrouvant la série des Danses, il semble que Stanislas Wojcieszynski sache mieux exprimer le fantastique que le calme. Ici le métier disparaît pour laisser la place la plus large à l'expression pure, à la passion qui se communique directement au visiteur. Les Danses de la Tristesse, du Feu, de l'Angoisse sont des images torturées, vibrantes de sentiments, qui se concrétisent. Mais il faudrait tout citer...



Et que dire de l'évocation si saisissante et si triste qu'est la Chanson de l'Aveugle, singulier dessin fait de multiples petits symboles de tout ce qui manque à ce déshérité, sentiment un peu maladif des choses absentes que nous pouvons éprouver si intensément. Enfin, inspirée par les circonstances même, Nostalgie nous a certainement émus le plus profondément. Sous cette lumière venant d'on ne sait où buriner leurs figures ; ces deux prisonniers rigides, collés aux barbelés du camp, les yeux perdus dans les lointains de leurs méditations, ont une grandeur directement poignante ; ces deux prisonniers... c'est l'un de nous, c'est chacun d'entre nous, en quelque jour de cafard, qu'un camarade accompagne aux limites du camp.

Stanislas Wojcieszynski, par cette émotion si directe et si prenante s'assure une place de choix parmi les artistes du camp. Mais son sens du fantastique, la puissance de ses évocations et la passion qui transparait dans chacune de ses œuvres lui assureront, dès qu'il pourra de nouveau produire ses images hors de notre univers restreint, la brillante carrière qu'il avait commencée avant la mobilisation.

M. LEBRETON

## ++ Chronique religieuse ++ CULTE CATHOLIQUE LE MOT DE L'AUMONIER

A notre retour, il faudra vivre, vivre en plénitude pour redonner à la France une vie digne des temps où elle vivait si magnifiquement que le monde entier venait puiser à ses surabondances. Nous avions fort obliqué dans la direction du but de la vie ; nous avions pollué et souvent tari les sources de la vie ; nous goûtions des aliments variés et savoureux pour la nature, mais si peu substantiels ; tant de vies contemporaines ont fait faillite ! Grâce à Dieu, nous ne sommes pas morts de ces atteintes multipliées à la Vie. Assimilons donc ici, sans lassitude ni découragement, les aliments spirituels que nous offre abondamment la captivité. Et notre vie renouvelée nous assurera des victoires étonnantes sur nous-mêmes et les gages les plus solides de la Résurrection Française.

Offices religieux aux heures habituelles.

(Dans l'intérêt général, allez à la Grand'Messe dont l'heure a été fixée pour votre Baraque).

Mardi 11 Mars ouverture de la neuvaine à St-Joseph à 19 h. 10.

## COMMUNAUTÉ PROTESTANTE

Réunions diverses.

1. Cercle d'études :

a) Histoire de la réforme (prof. Dhombres), Mardi 20 C, 15 h.

b) Introduction au N. T. Vend. 20 C 15 h.

c) Études bibliques (Cène et baptême) Mardi 20 C 19 h.

d) Études pratiques, la famille (Cne Carpentier) vendredi 20 C 19 h.

2. Chorale - mardi, jeudi, sam., chapelle, 9-10 h

3. E. U. - Dimanche 20 C, 19 h.

Culcs. 1) le Dimanche 20 E, 10 h.  
2) en semaine, les lundi, mercredi, jeudi, samedi. 20 C, 19 h.



# Pour les rieurs... Pour les chercheurs...

## BRUITS d'OFLAQUETTES



### Baraque 1

Les récentes et abondantes chutes de neige ainsi que les conseils du Sous-lieutenant Krascheninnikoff «pour construire soi-même une maison bon marché», ont été mis à profit par Thiolère. Aidé de quelques camarades, il a érigé à l'entrée Est de notre baraque un «igloo» esquimau que ne désavouerait pas le meilleur entrepreneur de bâtiments du cercle polaire.

### Baraque 3

Il est aussi des artistes qui emploient la neige à des fins moins utilitaires et plus nobles! Témoins nos camarades Damaz et Leconte qui ont sculpté dans la masse blanche entre les baraques 3 et 4 une «Eve» grandeur nature, d'un galbe si parfait que les méchantes langues assurent que le capitaine Mathieu et aussi le lieutenant Huet qui par la fenêtre l'ont toute la journée devant les yeux, en rêvent chaque nuit.

Nous savions — et nous en avons la preuve ici — que les cavaliers qui se respectent, conservent partout, toujours et en toutes circonstances, leurs éperons. Mais nous croyons que le summum de cette élégance vient d'être atteint par notre bon camarade le lieutenant T... qui porte maintenant des éperons sur... une paire de bottes en caoutchouc! Le fait est d'autant plus... piquant (c'est le cas de le dire) que notre sympathique cantinier est en réalité... auto-mitrailleur et qu'en fait de chevaux il avait surtout affaire aux chevaux... vapeur!

### Baraque 6

Le plus jeune sous-lieutenant de ce groupe en était (privilege de l'âge!) le... souffre-douleur. Chaque matin c'est lui qui «était de jus», c'est lui qui allait «à la morne» les jours de distribution, qui rangeait la vaisselle après chaque repas, enfin qui accomplissait les mille et une petites corvées que comporte notre vie si quotidienne. Pris de remords, le chef de groupe, un vieux dur-à-cuire, réunit un jour les membres de la dizaine. Jugeant que le jeune sous-verge a maintenant le caractère suffisamment... assoupli, il dit aux autres son intention de changer le régime et de se montrer dorénavant moins dur avec lui. Tout le monde est d'accord et on s'empresse d'en faire part à l'intéressé. Alors celui-ci d'une voix suave : «Je vous remercie de me prévenir. Puisqu'à l'avenir vous serez plus gentils avec moi, je vous promets de ne plus jamais cracher dans le seau de jus, le matin, avant de vous le servir au lit!»

### Baraque 13

N'est-ce pas au lieutenant Jourde que la plaisante mésaventure suivante est arrivée l'autre jour? Désireux d'être bien placé au spectacle, ne prenant même pas la peine d'attendre la soupe du soir, il part subrepticement vers les 17 heures, son tabouret à la main. O veine! personne devant la porte, la queue ne s'est pas encore formée, le voilà récompensé de sa diligence : il est le premier! Il s'assied, s'emmitoufle, se plonge dans un bouquin qu'il a pris la précaution d'emporter... et attend l'ouverture. Au bout de vingt minutes, sortant le nez de son passionnant «policier», il est un peu étonné de constater que personne d'autre ne soit encore là. Voyons... il ne s'est pas trompé de date... ni d'heure. Vaguement inquiet, il se lève, essaie d'ouvrir la porte qui cède facilement et entre... dans la baraque des sports complètement vide à cette heure. Il avait attendu devant la «17»!

Voilà rompue (tout au moins momentanément) une collaboration qui s'annonçait brillante. Guillard, l'auteur avec Rambaud de «la Revue de la Baraque 13» que nous avons applaudie et de «Béatrice» que nous verrons prochainement, Guillard a quitté notre Oflog rappelé brusquement sous d'autres cieux par un congé de libération. Rambaud a eu beau lui soumettre l'idée d'une nouvelle comédie, il n'a pas réussi à le convaincre de prolonger son séjour parmi nous pour l'écrire avec lui.

### Baraque 14

7 heures. L'électricité s'allume dans la baraque. Les officiers sont encore endormis sur le plancher; le son familier des anes retombant sur le bord des seaux déposés à terre indique que le jus quotidien vient d'arriver. Mais, surprise! au lieu du traditionnel et brutal: «Au jus», une voix s'élève soudain dans le silence et sur l'air de «Je veux revoir ma Normandie» chante le couplet suivant:

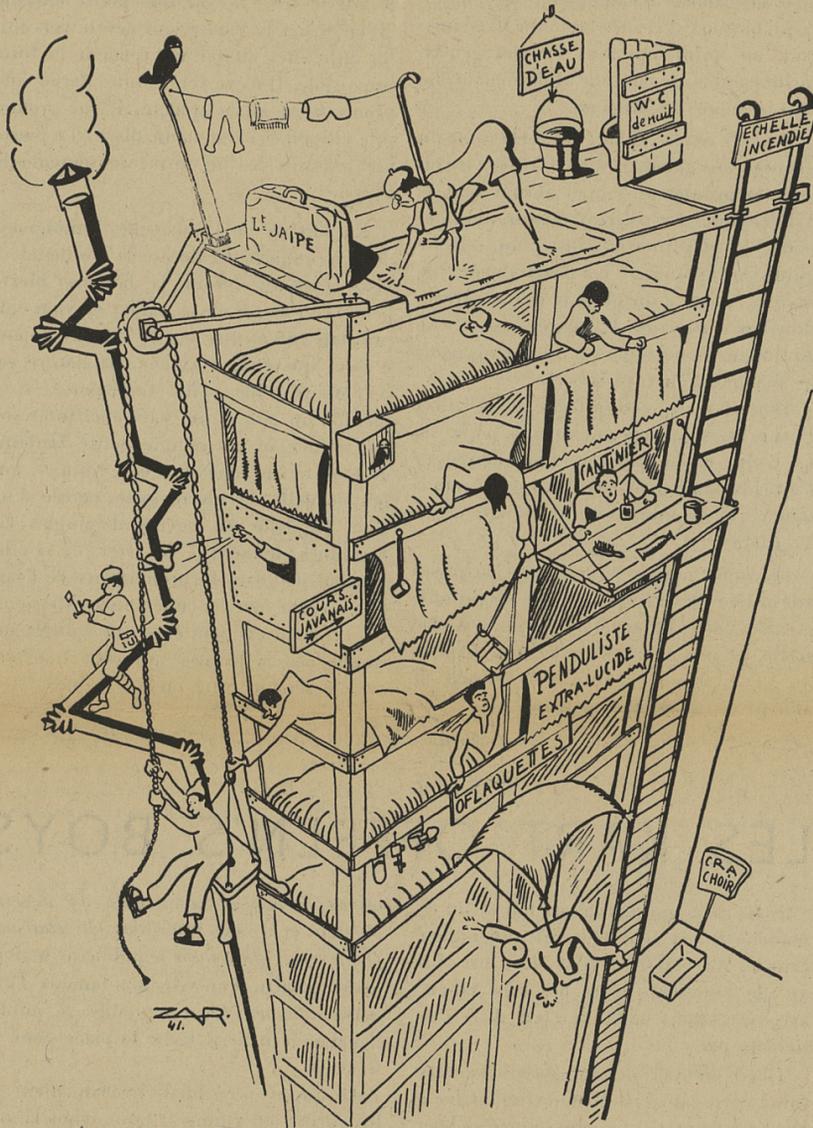
Abandonnez la rêverie  
Le vent mugit comme un taureau;  
D'une main par le gel meurtrier,  
J'apporte le jus clair et chaud.

s'endormir dans son étroite couchette, le barde au brassard bleu, sa lampe-tempête à la main régalaient les camarades avec le dernier couplet de son «impromptu»:

Amis, la journée est finie  
Vous voici plus près du retour,  
Supportez gaiement cette vie,  
Sur vos paillasses, rêvez d'amour.  
Si le soleil, en sa folie,  
Nous a montré tous ses atours,  
Regagnez l'âme ravie  
Notre pays et verrez de beaux jours.

Voilà une charmante coutume. Verrons-nous bientôt s'ajouter aux consignes de l'officier de jour, celle de rédiger une chanson-impromptu, appropriée à ses éphémères fonctions?...

### A LA MANIÈRE DE ...



«Pour construire soi-même une maison bon marché»

Debout les gars, belle est la vie!  
Venez vous rincer les boyaux.  
L'aurore allume la prairie

Vieilles montagnes sous des vols de corbeaux.

C'est l'officier de jour, le lieutenant D.... qui s'improvise chansonnier, réveille ses camarades de cette façon aimable.

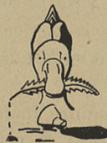
... Mais ils n'étaient pas au bout de leur surprise car à midi, avant de procéder à la répartition des seaux de soupe, le lieutenant D.... entonnait sur le même air, au milieu de la chambre :

Il est midi, je vous convie  
A venir prendre ce repas,  
A goûter la soupe fleurie  
De carott's, de rutabagas.  
Bon appétit, n'oubliez mie  
D'y ajouter quelques extras  
Y'a de bons plats, des gâteries  
Mais aujourd'hui «Knäckebrot» n'y a pas!  
Et le soir, alors que chacun s'appretait à

### Baraque 24

Est-ce une conséquence directe de l'article de notre camarade Vivien, ou le désir de jouer un tour à ceux qui s'obstinaient à faire rimer son nom avec : barbe à poux? On ne sait. Mais il est un fait, c'est que le sympathique vaguemestre de la chambre E. : Amoureux (Pierre-Rémy-Paul) vient de se raser. Moustache et barbe tout y est passé.

Echo fidèle de tous les grands événements du camp, le «Canard... en K. G.» se devait d'enregistrer celui-ci. Les générations futures ne manqueront pas de lui en savoir gré.



### MOTS CROISÉS

SOLUTION DU PROBLÈME No 6

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I	O	F	L	A	G	P	O	M	P	E
II	B	O	U	T	O	N			M	A
III	S	I	R	P	C	A	R	O		
IV	E	S	A	F	R	I	C	A	I	N
V	S	O	U	B	R	E	T	T	E	N
VI	S	N	I	I	A	I	L	E		
VII	I		A	L	T	I	T	U	D	E
VIII	O		R	A	Z	I	M	A	G	E
IX	N	E	R	I	D	O	C	E	P	
X		T	E	R	R	I	N	E	R	E
XI	G	A	T	E	U	X		T	U	E

Problème No 7

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I										
II										
III										
IV										
V										
VI										
VII										
VIII										
IX										
X										
XI										

HORIZONTALEMENT — I. Au dessus de l'homme. D'autant plus apprécié qu'il est plus gros. — II. Se dit de certains mots qui n'ont pas tous été prononcés. — III. Au dessus du roi. Le meilleur des dormeurs. — IV. Au propre comme au figuré évoque le fruit sec. Suppose un certain champ. — V. A l'œil. Voix intérieure. — VI. La sœur des anges. Saint haut perché. — VII. Où commencent les aventures de certains Gascon. Phnétiement : Belle de nuit. Fin de race. VIII. Prend parfois les choses au tragique. Il est plus facile d'en faire jaillir un torrent qu'une larme. — IX. Où l'on voit que la plus belle conquête du cheval, c'est l'homme. — X. A l'envers comme à l'endroit le meilleur. Nécessaire pour séparer l'ivraie du bon grain. — XI. Modes souvent impératives.

VERTICALEMENT — 1. Fut l'objet d'une interpellation posthume — 2. Le commencement de l'aisance. Anagramme d'un fond bien connu. — 3. A l'usage des étourdis. Modeste repas (au pluriel) — 4. Permet en Orient un allongement provisoire. — Révolution. — 5. Quelquefois cheval, souvent vache. Tombe parfois des nues. Chéri de Vénus. Spécialiste en murmures — 7. Oreillers, couvertures! C'est moi et ce n'est pas moi — 8. Quantité suffisante. Compagne des beaux jours. — 9. Fort chatouilleuse. Anagramme d'un propriétaire bien connu — 10. Contenu dans un vœu. — Expédier. — 11. Souveraine déchue. Fleur de France.

### BRIDGE

En raison du Tournoi Olympique dont la préparation requiert toute l'attention du Masque de Fer, la Rubrique de Bridge est, cette semaine, réduite à sa plus simple expression.

Nos camarades bridgeurs trouveront ci-dessous leurs exercices habituels :

Solution du Problème No 6

S. a son contrat assuré s'il ne perd pas d'atout. Si O. a les 4 cœurs manquants, S. ne peut pas gagner. Mais si c'est E. qui les détient, S. gagne en jouant de la façon suivante :

Il prend l'entame de ♣ A et joue ♠ A. O. ne fournissant pas, S. joue ♠ 2 et prend le 10 de E. puis ♣ R et enfin ♠ du mort, prenant le V de E. en fourchette.

PROBLÈME No 7

Nord : ♠ 10 9      Sud : ♠ A R V 6 5  
 ♥ V 5 4      ♦ A R 10 2  
 ♦ A 8 6 4      ♥ R  
 ♣ V 10 7 3      ♣ A R 6

S. joue 6 ♠ et O. entame ♦ D. Plan de S. ?

